

Et bien voilà : c'était là mon dernier cours. Aujourd'hui c'est le premier jour du restant de ma vie.

Je viens de la préhistoire. D'un temps impensable pour les jeunes d'aujourd'hui, où non seulement il n'y avait pas d'ordinateurs, d'Internet ni de téléphones mobiles, mais où nous ne disposions même pas de photocopieurs ou de simples calculatrices. Nous faisons nos opérations avec les fameuses règles de calcul, dont le maniement rudimentaire demandait un apprentissage de plusieurs heures, et la maîtrise, de plusieurs semaines ! Je viens d'une époque à peine croyable. Je viens, sans le moindre doute, de la préhistoire et je marche inéluctablement vers le néant. J'aimerais bien pouvoir dire : « vers l'Éternité » ou « vers l'Absolu ». Simone de Beauvoir a écrit, en effet, que, dans les derniers moments d'un moribond, on peut rencontrer l'Absolu. Mais je dois vous avouer que je ne sais pas ce que c'est exactement que l'Absolu et que je ne nourris aucun espoir dans une autre vie ; j'aimerais, je me contenterais, tout simplement, de me savoir et me sentir en paix avec tout le monde dans cette vie-ci.

Au fur et à mesure que j'approche de la gare terminus de la vie, je contemple avec une tristesse croissante, depuis la plate-forme arrière du dernier wagon, comment les rutilants rails fuient vers un passé irrécupérable, comment s'estompent dans le loin de joyeuses prairies d'enfants souriants, de diffuses collines d'adolescents hésitants, des soirées d'amis et parents prématurément disparus, de vieux cerisiers qui ne verront de nouveaux printemps, sourires perdus dans le brouillard que moi seul puis évoquer. Il s'agit de ma biographie, unique, non reproductible, qui fuit fugacement avec les rails tout en m'annonçant, presque sans que je m'en aperçoive, l'imminence de la fin du voyage.

En fait, nous nous ingénions à laisser notre marque sur le monde, nous voulons nous convaincre que ce que nous accomplissons a un sens, voire même une certaine importance ; mais la vérité est que nous ne faisons que passer sur le train de la vie. Presque rien ne subsiste de nous. Sauf les souvenirs de ceux qui nous ont connus (les vôtres, en l'occurrence). Et quand ceux-là s'en vont à leur tour, alors on a vraiment, vraiment disparu dans le dernier tunnel, celui de l'oubli. Peut-être mon blog, que je vais laisser en ligne, constituera-t-il ma dernière trace, mon dernier lien avec le monde des vivants, moi qui ai bien eu un enfant, planté un (des) arbre(s) mais n'ai jamais écrit de livre ?

J'ai aimé mon travail et la conception que je m'en suis faite, même si certains de mes « chers collègues » -comme on dit pudiquement- ont pu me la reprocher (vous aurez compris qu'il s'agit là d'un euphémisme...). En effet, devons-nous, nous autres, professeurs d'université, nous limiter à transmettre et contrôler des connaissances et des savoir-faire auprès de nos étudiants ou tenter plutôt de sculpter des personnes autonomes qui possèdent, certes, de bonnes connaissances et de bons savoir-faire mais qui savent surtout manier l'esprit critique et les préparer ainsi à devenir des citoyens éclairés et responsables, acteurs du monde à venir qui prennent leur destin en main ?

J'ai pris grand plaisir à faire de la recherche et à enseigner, à transmettre. J'ai ainsi parcouru le chemin de la Science comme le font les chiens qui sortent promener avec leurs maîtres : sans cesse d'un côté à l'autre ; et, à l'arrivée, je suis tout de même fatigué. Mais je me sens vraiment privilégié d'avoir été presque tout le temps entouré de jeunes gens de 20 ans (et quelques uns un peu plus âgés...) qui m'ont sans cesse stimulé avec leurs questions, leur enthousiasme et leurs espoirs et dont

certains sont devenus (et restés encore aujourd'hui) de très bons amis, au même titre que des collègues rencontrés un peu partout dans le monde. Je leur dois une bonne partie de ce qu'il puisse y avoir de meilleur actuellement en moi.

Je sais aussi que j'ai eu la chance de n'avoir jamais été intéressé ni par l'argent ni, encore moins, par le pouvoir, ces deux poisons de l'Humanité qui corrompent tous ceux qui leur courent après. Ainsi, au crépuscule de ma vie, je ne possède qu'un petit appartement, une voiture (que certains envieux me jalouent, car elle est, en effet, fort belle et constitue le seul plaisir superflu -un rêve de gosse, en fait- que je me sois autorisé de toute ma vie) et une poignée d'euros dans mon livret A (et avec la retraite, que je prends prématurément -vous en connaissez bien tous la triste raison- cela ne va certainement pas s'améliorer...)

Mais je me sens riche. Riche de mille autres choses que l'argent ou les biens matériels. Par exemple, d'avoir vécu dans un merveilleux pays, avec une qualité de vie que seuls les Scandinaves ne nous envient pas (même si, depuis quelques années, nos dirigeants se sont attelés à la déconstruction méthodique et systématique de tous les acquis sociaux que nos parents et grand-parents avaient arraché pour nous de haute lutte et au prix de grands sacrifices).

A ce propos, je voudrais aussi exprimer mes regrets de ne pas vous avoir laissé un monde meilleur que celui où ce sont les fantomatiques « marchés » (qu'il faut sans cesse « rassurer ») et les désormais incontournables agences de notation qui nous gouvernent de fait (alors que personne ne se souvient d'avoir voté pour eux aux dernières élections...). Ce n'est pas, croyez-moi, faute d'avoir essayé. J'ai été de tous les combats : depuis la lutte contre la dictature franquiste qui sévissait dans mon pays quand j'avais votre âge jusqu'au mouvement des indignés il y a seulement quelques mois, aussi bien à la Puerta del Sol de Madrid qu'à la Bastille à Paris (où les CRS nous ont délogés avec des grenades lacrymogènes), en passant par les fraternelles et victorieuses heures du CPE ou les cortèges pour la défense des retraites. J'ai toujours préféré vivre mes rêves plutôt que de me contenter de rêver ma vie. Je n'ai pas choisi mon camp : je suis né dedans. C'est dans le regard des gens de droite que l'on s'aperçoit qu'on est de gauche, comme dit Guy Bedos. Ne vous laissez pas abuser par mon costume : ce n'est que mon « bleu de travail », ma « tenue de scène ». Et la soixantaine atteinte, je n'ai jamais retourné ma veste, je n'ai renié aucun de mes idéaux de jeunesse, même les plus utopiques, car j'ai toujours gardé présente à mon esprit cette phrase du philosophe Miguel de Unamuno : « Seuls ceux qui poursuivent des utopies accomplissent des impossibles. »

Mais j'étais en train de vous parler de rails, de trains, de tunnels et de gares et, là, j'ai l'impression que je m'é gare...

Je vous disais donc que j'aimerais que mes adieux soient comme les crépuscules dans le cercle polaire l'été : c'est-à-dire, beaux, lumineux et longs. Mais je suis conscient que cela ne dépend pas de moi. La mort de tant de compagnons nous rappelle que la nuit, faisant fi de nos souhaits, peut tomber subitement et peut nous surprendre, comme dans les tropiques, sans nous laisser le temps de prendre congé des êtres les plus chers. C'est pourquoi je remercie la « grande Faucheuse », la « Camarde » que Brassens convoquait dans tant de ses splendides chansons, de m'avoir permis de vous dire, avec autant d'émotion que de sincérité, ces quelques mots.

Mais ne nous quittons pas sur une note trop grave. N'anticipons pas trop ce qui n'est probablement pas pour tout de suite. En fait, le présent me passionne toujours et le futur m'enthousiasme encore. La passion pour le présent ne veut pas dire que je le trouve satisfaisant, loin de là ; mais que je le vis avec intensité. Mon enthousiasme pour le futur ne repose pas sur des certitudes de lendemains qui chantent mais sur la conviction qu'il dépend de chacun d'entre nous, qu'il est encore à construire, que, malgré tout, rien n'est joué et qu'il est entre nos mains (surtout entre les vôtres ; ne laissez personne vous convaincre qu'il est déjà écrit). Et lorsque je regarde ce futur, je retrouve en moi de l'énergie, des tonnes d'énergie, pour tout ce qu'il me reste encore à vivre, à découvrir. Et avec l'allongement considérable de la durée de la vie et l'amélioration de l'état sanitaire des personnes âgées, le « troisième âge » (comme on dit pudiquement ; avez-vous remarqué comme c'est bizarre ? tout le monde veut vivre longtemps mais personne ne veut être vieux... ce qui est pourtant le meilleur remède que l'on ait inventé pour ne pas mourir jeune) le troisième âge, donc, n'est plus celui de la grande braderie avant liquidation. C'est même le contraire. C'est celui où, les enfants élevés, le logement assuré et le tribut envers la société (c'est-à-dire, le travail) payé, on va enfin pouvoir vivre comme on l'entend, pour soi-même, à côté des êtres qui nous sont chers. Et si la vie, la vraie vie, commençait après le travail ? La retraite, dans ma langue d'origine, se dit « la jubilation » Et elle sera jubilatoire car il est possible, et je m'y emploierai, de réussir à ce que la retraite ne soit plus un retrait, mais, au contraire, un rite inaugural, le commencement de quelque chose de nouveau qui peut s'avérer merveilleux.

Et oui, tout compte fait, la vie commence à 60 ans !

Aujourd'hui c'est donc bel et bien le premier jour du restant de ma vie.